

LES INSOLENTS

FICHE PÉDAGOGIQUE

Faire ce que l'ont veut, dire ce que l'on pense, enfreindre les règles, avec une innocente insolence.

- **Petite Blonde** de Emilie Aussel
- **TWE** de Itvan Kedabian
- **Molii** de Mourad Boudaoud, Carine May, Yassine Qnia et Hakim Zouhani
- **Ya Basta !** de Gustave Kervern, Sébastien Rost

Fiche pédagogique élaborée par **Les doigts dans la prise**



AVANT LA PROJECTION

Ce programme représente autant de films que de propositions cinématographiques riches et diverses autour d'une seule et même thématique : « Les Insolents ». L'Agence du court métrage a en effet à cœur, à travers *Le Jour le plus court*, de faire découvrir au jeune public cette forme de cinéma plus confidentielle. Souvent méconnue du jeune public en particulier, elle offre pourtant des réels points de vue sur le monde, tout aussi variés et pertinents que dans le long métrage.

Ce document pédagogique vous permettra d'explorer toutes les pistes didactiques autour de ces quatre films pour réfléchir, questionner, mettre en relation et débattre avec vos élèves.

Qu'est-ce qu'une « bonne » projection ?

Avant même d'aborder le sujet, pourquoi ne pas proposer aux élèves de réfléchir aux enjeux et aux ingrédients d'une bonne séance de cinéma ?

- Pourquoi projette-t-on encore des films en public sur grand écran alors que nous avons tous le matériel nécessaire chez nous ?
- Qu'est-ce que cela apporte ? (une meilleure qualité d'image et de son, une pratique collective, créer du lien, se faire plaisir ensemble, pouvoir discuter et confronter des points de vue...)
- Quelles sont les bonnes conditions de projection ? (une salle complètement obscure, un grand écran, un format d'image correct, un son qui porte suffisamment, des sièges les plus confortables possibles, la version originale sous-titrée en français pour avoir toutes les subtilités du jeu des acteurs, etc).

Qu'est-ce qu'un court-métrage ?

Pour définir avec les élèves ce qu'est un court métrage, quelques pistes :

- Parler de métrage (longueur de pellicule) : Le métrage renvoie au nombre de mètres de pellicule que fait un film, la pellicule étant le support historique de tournage et de projection du cinéma. Plus il y a de mètres de pellicule, plus le film dure longtemps. 1 heure de film représente 1600 mètres de pellicule 35mm. Un court métrage est donc un film qui fait moins de 1600 mètres de pellicule. Aujourd'hui, la grande majorité des films sont tournés et projetés sur support numérique (c'est-à-dire que les films sont des fichiers informatiques, qu'on peut stocker sur un ordinateur) et le terme de court métrage renvoie seulement à la durée maximale d'un film : un court métrage ne peut excéder 1 heure, sinon il devient un long métrage.
- Introduire la différence entre teaser ou bande-annonce, d'une part, et court métrage, de l'autre. Projeter une bande-annonce choisie par exemple pour que la définition à poser soit moins abstraite. Teaser ou bande-annonce offrent une vision partielle, une fenêtre sur un film que l'on verra en entier à un autre moment, alors qu'un court métrage est un film entier avec un début et une fin.

Qu'est-ce qu'un programme ?

Pour essayer de définir ce qu'est un programme de films :

- Partir de la programmation, du verbe programmer, essayer de trouver des synonymes (rassembler, associer, réunir).
- Essayer de trouver différentes manières de programmer (par cinéaste, par thématique, par période, par genre).
- Parler du titre du programme, « Les Insolents » : qu'évoque-t-il aux élèves ? De quoi les films vont-ils traiter d'après eux ? Quels synonymes pourraient remplacer « insolents » ? (impertinents, arrogants, effrontés, culottés, irrévérencieux, ...) Que signifie l'insolence ?
- Vous pouvez aussi leur demander d'être attentifs, au moment de la projection, à l'ordre des films et à leur durée qui créent un rythme particulier sur l'ensemble.

En plus

Si vous le souhaitez, vous pouvez aussi orienter leur regard, sans en dévoiler trop pour autant avant la projection, sur les choix de mise en scène :

- Quelle est la forme de chaque film ? (fiction, documentaire, expérimental)
- À quel genre appartiennent-ils ? (comédie, drame, fantastique, ...)
- La manière singulière de chaque film de traiter le thème de l'insolence
- La forme donnée à ce discours sur l'insolence (plans fixes, caméra à l'épaule, durée des plans/montage, jeu d'acteurs, réalisme, etc)



APRÈS LA PROJECTION

Se remémorer et éviter le jugement de valeur

- L'idée est de ne pas demander aux élèves s'ils ont aimé ou non les films : ils risqueraient d'entrer trop rapidement dans le jugement, alors que l'important de cette projection est d'essayer de rentrer dans la logique de l'analyse. Ainsi, vous pouvez enchaîner directement sur un des points que vous leur avez suggéré d'observer : la posture analytique s'installera alors plus naturellement dans la discussion.
- Vous pouvez leur faire résumer rapidement les films pour discuter ensemble du sens global du récit. Il s'agit d'inviter alors les élèves à être les plus précis possible dans le choix de leurs mots, tout en faisant agir leur esprit de synthèse. On pourra ainsi lever le voile sur des incompréhensions éventuelles (grossièrement, on peut répondre aux questions : où, quand, qui, comment, et pourquoi ?)
- Faites leur définir le sujet du film (différent de la thématique commune du programme)
- Revenez sur le titre de chacun des films : vos élèves feront sans doute le lien entre les titres des films et celui du programme et évoqueront leurs attentes (qui peuvent d'ailleurs être déçues). (*TWE*, nom du célèbre collectif de graffeurs, *Ya Basta !*, qui signifie « ça suffit ! », ou encore *Molii*, qui signifie « papillon de nuit » en langue romani).

PISTES PÉDAGOGIQUES À EXPLORER

Le groupe, la bande, le crew : un motif de puissance

Ce programme a une particularité : ses personnages principaux sont des groupes. Les nombreux individus semblent ne pas exister indépendamment du groupe. C'est en tout cas ce que suggère la mise en scène des quatre films, qui fait cohabiter de très nombreux personnages dans un même cadre. Cette dynamique de mise en scène place donc le groupe au cœur de l'intrigue : il n'y a pas un insolent mais bien des insolents. C'est le fait d'être un groupe qui leur permet à tous d'exister et d'agir.

Dans *Molii*, l'agent de nettoyage de la piscine est déstabilisé par la supériorité numérique de ses adversaires. Certes ces enfants n'ont-ils que huit ou neuf ans tout au plus, mais ils sont trois et constituent à cet égard un groupe, tandis qu'il est seul de son côté. C'est la force du nombre qui distrait l'adversaire, et les jeunes en ont parfaitement conscience pendant les absurdes courses poursuivies dans la piscine.

Dans *TWE*, les personnages sont toujours filmés en bande, et pour cause, le film porte lui-même le nom du « crew ». Ils ont besoin les uns des autres pour repérer, faire le guet, prendre leurs œuvres en photo, etc.

Dans *Petite Blonde*, Noé n'est plus fort que parce qu'il est en permanence avec sa bande de copains : dès qu'il se retrouve seul avec Angélique, le ton baisse et les mains se font tremblantes.

Enfin, dans *Ya Basta !*, c'est une véritable opération que le groupe d'handicapés met en place, et comme dans chaque opération : chacun a une mission bien précise pour arriver au but commun précis.

Essayez de faire définir plus précisément l'insolence à l'œuvre dans les films à vos élèves : en quoi les personnages peuvent-ils être considérés comme insolents et par rapport à qui ?



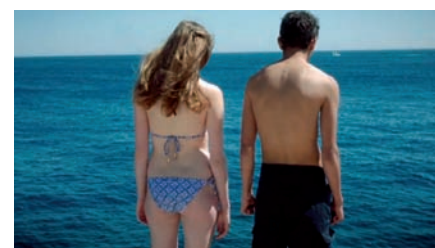
Investir l'espace public : une revendication identitaire

Un autre choix très fort de mise en scène qui rassemble tous ces films est le motif de l'espace public. Tous les décors sont des décors naturels : des calanques de Marseille aux banlieues nord de Paris (Pantin, Aubervilliers), tous les lieux sont filmés de façon à être identifiés par les spectateurs.

L'autre caractéristique de ces décors, c'est donc qu'ils représentent l'espace public : la piscine municipale d'Aubervilliers de *Molii*, les ruelles sombres de *TWE*, les falaises de *Petite Blonde* et le musée de *Ya Basta !* sont autant de lieux publics dans lesquels nos personnages s'insurgent.

De fait, les agissements de nos insolents s'apparentent à des rébellions publiques. Leurs revendications, dans un tel cadre, ne peuvent être perçues comme individuelles, d'autant que nous avons vu qu'ils agissaient en groupe.

Investir ces espaces publics devient donc la condition *sine qua non* pour être quelqu'un : Angélique, dans *Petite Blonde*, doit passer l'étape du plongeon de la falaise si elle veut espérer un jour faire partie de la bande de Noé. Pareillement, dans *TWE*, il existe de nombreuses étapes et de dangers à braver avant de faire vraiment partie intégrante du noyau dur du « crew » : ces étapes consistent à poser son « blaze » (nom de graffeur) dans les endroits les plus difficiles, c'est-à-dire les espaces publics et extérieurs (autoroutes, trains, stations de métro, toits). C'est encore plus signifiant dans *Ya Basta !*, où le groupe d'handicapés renverse littéralement l'ordre établi, et ce au sein d'un musée, endroit public et théoriquement gardé sous la vigilance d'un personnel et de vidéosurveillance. Toute leur insolence réside dans cette inversion des rôles : ils tournent en ridicule tous ceux qui les prennent habituellement pour des imbéciles, et notamment le chef de leur établissement qui pense pouvoir les « dispatcher un peu partout » car « l'amitié ne représente rien pour eux ». En investissant le musée, l'avion, puis leur nouvelle destination balnéaire, ils prouvent au monde qu'ils existent et qu'ils sont un groupe soudé. Enfin, les trois jeunes roms de *Molii*, en s'infiltrant dans la piscine après les heures d'ouverture, clament leur existence en tant qu'individus en bravant les lois. Comme dans *Ya Basta !*, cette opération est traitée sur le mode de l'absurde, pourtant, leur revendication identitaire est forte et bien réelle : occuper un espace public, c'est dire « Je suis ici ». Et donc « J'existe », au-delà d'un système ou d'une quelconque autorité.



Aux frontières du documentaire

Les quatre films de ce programme sont des films de fiction. Pourtant, certains choix de mise en scène se rapprochent parfois du documentaire : l'occasion de faire un point sur ces deux formes cinématographiques souvent poreuses et empreintes l'une de l'autre.

La fiction, dans sa définition théorique, est une œuvre créée à partir de l'imagination. Néanmoins, elle ne s'oppose pas à la réalité pour autant : un film de fiction peut avoir pour objectif de montrer le réel. Seulement, dans un film de fiction, les faits sont imaginés par l'auteur, et reconstitués selon un scénario tandis que les personnages sont joués par des acteurs.

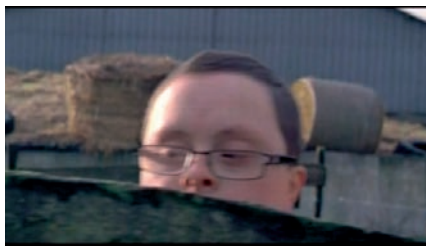
Un premier élément documentaire qui peut être évoqué avec vos élèves est l'usage de la caméra portée à l'épaule : en quoi cette technique de prise de vues rappelle-t-elle le documentaire, d'après eux ? Cette technique de prise de vues est née du cinéma direct et vient donc de la tradition documentaire. Dans les films dits « classiques » (par exemple les films de l'âge d'or des studios), il n'était pas question d'utiliser la caméra portée. Pourquoi cette technique est-elle beaucoup plus courante dans le cinéma contemporain ? Et surtout, pourquoi, d'après vos élèves, elle est utilisée dans les films de ce programme, au service de quoi ? Quel est l'effet produit sur le spectateur ?

Dans *Molii*, le premier plan du film est filmé en caméra à l'épaule, aussi appelée caméra « embarquée », et pour cause : on est littéralement embarqués avec les personnages, dont on a l'impression d'emboîter le pas. Dès lors, on a une impression plus vive de « suivre » des personnes, plus que des personnages, puisqu'on ne sait pas encore qui ils sont. Cet usage est aussi très marqué dans *TWE* : à chacune de leurs interventions, la caméra bouge et tremblote au rythme de leurs gestes très méthodiques ou au contraire durant leurs fuites effrénées. On se trouve donc, en tant que spectateur, entraîné de force dans leurs opérations. Quel effet cela produit-il sur le rythme du film d'après vos élèves ?

De manière générale donc, la façon de filmer le groupe en caméra portée oriente notre regard et la façon de les regarder : il s'agit bien de nous immerger dans le groupe de jeunes Marseillais, dans *Petite Blonde* également, en les filmant tour à tour, en passant de l'un à l'autre. L'usage de la caméra portée apparaît alors comme anthropologique : c'est le prolongement de notre œil observateur de spectateur, comme si nous y étions nous aussi.

TWE fait aussi usage d'un autre choix étonnant et habituellement banni de la fiction : le regard caméra. À plusieurs reprises, le spectateur se retrouve à la place de l'objectif lorsque les membres du « crew » posent pour se photographier près de leurs œuvres. Quel effet est-il produit ? Sommes nous sortis de la fiction ? Comment s'inscrit cette rupture dans le récit de fiction ?

Enfin, dans *Ya Basta !*, les rôles principaux étant joués par des handicapés mentaux on peut se demander la part d'improvisation qu'il y a dans le film. Le réalisateur a donc souhaité montrer la vie de cette communauté, en prenant des distances grâce à la fiction d'une part, et en même temps en faisant jouer les intéressés : de fait, le spectateur peut être un peu déstabilisé par ce mélange surprenant entre la réalité des personnages et le jeu des acteurs.



POUR ÉLARGIR

L'œuvre photographique de Diane Arbus

Diane Arbus est une photographe américaine contemporaine (1923-1971) qui a eu à cœur de photographier les personnes marginales ou hors-norme : des jumeaux aux handicapés en passant par les nains, l'artiste a voulu rendre hommage à la vie tout à fait normale de ces individus considérés comme des « freaks » dans l'imaginaire collectif. Un lien intéressant à faire avec la thématique « Les insolents » et plus précisément le film *Ya Basta !*



Photographie issue de la série posthume « *Untitled by Diane Arbus* », 1996

Le Street Art

Le Street Art ou « art urbain » est l'art insolent contemporain par excellence : en lien avec le film *TWE*, vous pouvez par exemple explorer les œuvres de Shepard Fairey, JR ou encore Banksy, qui se servent des arts plastiques pour faire passer des messages

sociopolitiques très forts dans l'espace public. Pour se faire entendre, ils doivent braver la loi avec beaucoup de bravoure, et d'insolence donc.



André the Giant Has a Posse, Shepard Fairey, 1989

Panorama de films d'hier et d'aujourd'hui sur la thématique des « Insolents »



Tim Roth dans *Made in Britain*, Alan Clarke, 1982

Zéro de conduite, Jean Vigo, 1933

La Fureur de vivre, Nicholas Ray, 1956

La Balade sauvage, Terrence Malick, 1973

American Graffiti, George Lucas, 1974

Scum, Alan Clarke, 1979

Made in Britain, Alan Clarke, 1982

Les Idiots, Lars von Trier, 1988

Les Affranchis, Martin Scorsese, 1990

Aaltra, Gustave Kervern et Benoît Delépine, 2004

Séraphine, Martin Provost, 2008

Sur la plateforme du Kinéscope

Vous pourrez élargir votre étude de *Molii* avec la fiche du kinéscope (sur abonnement) <http://www.lekinoscope.fr/>

À lire

Rebelles sur grand écran de Pierre Gabaston, Actes Sud Junior / La Cinémathèque française, 2008

Un ouvrage qui se propose de retracer l'histoire de la « rébellion » au cinéma à travers différentes figures : adolescents en crise, révolutionnaires, marginaux et laissés pour compte font la loi dans ce panorama cinématographique impertinent.

